

Brèves littéraires

Brèves

Le vieil érable sous le ciel

Nicole Balvay-Haillot

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balvay-Haillot, N. (2005). Le vieil érable sous le ciel. *Brèves littéraires*, (70), 37–41.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

NICOLE BALVAY-HAILLOT

Le vieil érable sous le ciel

*Deuxième mention
Prix Brèves littéraires - prose*

En sortant de la polyvalente, Anne cligne des yeux dans la lumière vive du matin. Sa rencontre avec le directeur de l'école l'a épuisée. Elle n'a pas envie de rentrer à la maison. « Pourquoi ?, songe-t-elle. Tout peut attendre et rien n'a d'importance. » Sans trop y réfléchir, elle prend la route de la Gatineau, laisse sur sa gauche celle du lac Philippe, poursuit vers Wakefield, s'arrête à la pittoresque gare déjà fleurie de pétunias. Perdue dans la contemplation de la rivière, elle ne voit pas le jeune homme qui attend, son calepin à la main. Elle a envie de fumer ou de boire un cognac, elle qui ne fume ni ne boit jamais. Peut-être que la caféine ou l'alcool chasserait la bête lovée dans sa gorge et son estomac. Elle prendra un café, noir et sans sucre.

À Alcove, elle quitte la rivière pour les collines, s'engage sur une route de gravier, puis dans un chemin qui se faufile, discret, sous la voûte obscure des arbres. Une dernière grimpette et elle est arrivée. Le chalet est là, en contrebas, entre sentier et lac. Avec le vieil érable au bord de l'eau. Comme elle aime cet endroit ! En d'autres temps, sa promenade aurait

été une agréable escapade. Pas ce matin : la bête est encore dans sa gorge et son estomac.

Sans s'arrêter au chalet, Anne va s'asseoir au pied du vieil érable, l'ami des beaux jours d'été, l'ami de toujours. Autour d'elle, tout est calme, silence. L'air semble en suspens. Au loin, sur l'autre rive, le contour des triples collines ondule dans la lumière aveuglante d'un midi déjà chaud. Flou, comme les lettres que voit Antoine, même les plus grosses. Blanc, comme le papier peint de sa chambre. Voilà ce qu'il fallait expliquer au directeur, pour qu'il l'explique aux professeurs, même si le principal intéressé ne sait encore rien de précis.

Tout s'est déclenché à l'automne, avec une visite de routine chez l'optométriste. Antoine avait du mal à déchiffrer ce que d'habitude il lisait sans problème. Quelque chose clochait. De l'optométriste à l'ophtalmologue, de l'ophtalmologue au rétinologue, puis au grand manitou de l'Institut de l'œil, il avait bien fallu se rendre à l'évidence : Antoine perdait la vue. Pire, sa vision se détériorait à une vitesse effrayante. Étonné de toute cette attention, devinant que quelque chose ne tournait pas rond pour lui, Antoine avait un jour demandé : « Maman, est-ce que je vais devenir aveugle ? » Elle n'avait pas su quoi lui répondre. Il n'avait pas insisté, était retourné à ses études et à ses sports. Ce matin, le grand manitou ne lui avait pas dit la vérité non plus. Après avoir fait sortir Antoine, Thomas lui avait posé la question fatidique : « Y a-t-il un traitement ? » La réponse était tombée comme un couperet : « Aucun. » Brutal, ce médecin, mais Anne l'avait senti aussi désespéré, aussi navré qu'eux. Elle comprenait qu'il avait tenté

par tous les moyens, au point d'en paraître fâché, de faire dire à Antoine qu'il voyait distinctement les plus grosses lettres sur l'écran. Comment accepter qu'un gamin soit aveugle à quinze ans ! Et comment lui dire la vérité, alors qu'un adulte, que ce soit son médecin, son père ou elle-même, ne peut accepter cette vérité ? Peut-on jamais la digérer, cette vérité ? Et même si on y parvient, existe-t-il une bonne manière d'annoncer à un adolescent sans histoire, bon élève et sportif, que d'ici peu il sera aveugle ?

Anne contemple à ses pieds les racines de l'érable qui courent à fleur de terre, écartelant sans pitié l'herbe rase et maigre qui tente de s'installer. Elle en sent le réseau dans le sol, enserrant de ses griffes le roc souterrain, creusant la terre, royaume des taupes aveugles. Aveugle, son fils, aveugle ! À qui la faute ? D'où vient le mal qui le frappe ? Gènes, hérédité, ces mots lui arrachent le cœur, l'accusent au plus profond de ses propres racines. Elle qui ne sera jamais aveugle, porte le chromosome coupable de ce désastre, le transmet à son insu. Si elle pouvait, elle donnerait ses yeux, cinq années de sa vie, sa vie entière pour qu'Antoine ne devienne pas aveugle. Elle reviendrait en arrière, avant la visite chez l'optométriste, avant la naissance d'Antoine, avant son mariage avec Thomas, se ferait stériliser pour arrêter la lignée. Si elle pouvait — ah ! — retrouver l'ancêtre coupable, lui crier, lui hurler : « Pourquoi me faire ça, à moi, à lui ? » Mais au fond, elle sait bien que ni cet ancêtre inconnu ni elle-même ne sont coupables. Et puis, il faudrait sans doute chercher bien loin dans ses origines pour trouver celui qui, le premier, avait été atteint du même mal. En fait, pourquoi chercher un coupable ?

Coupable ou pas, elle se sent lourde d'un énorme fardeau. Comment vivre avec pareil poids sur ses épaules ? Bien beau de se dire qu'elle n'y est pour rien, qu'un lointain ancêtre n'y est pour rien, mais il faudra bien annoncer à Antoine ce qui l'attend, et le plus vite sera le mieux. Il faudra bien l'aider à regarder la réalité en face. Regarder ! Quel mot stupide ! Elle ferme les yeux, pour mieux respirer, faire le vide de toute pensée, tâter l'herbe, le tronc du vieil érable. Palpant de ses doigts l'écorce rugueuse mouillée de ses larmes, elle ouvre alors les yeux sur le feuillage, découvre les premières branches qui se ramifient, deux par deux. En couple. En couple ! Encore des mots douloureux ! L'avenir d'Antoine, à quoi ressemble-t-il ? Qui saura aimer son regard éparpillé dans le vide ? Se trouvera-t-il une femme qui ne craindra pas de mettre au monde un autre petit Antoine ? Combien de branches seront porteuses du chromosome fatal ? Elle n'a pas de réponse, mais elle sait, sans le voir, que le ciel est au-dessus de l'érable. « C'est ça. Dans l'ombre de mon arbre, je ne vois rien du ciel ; pourtant, il est là, toujours là. Et le soleil aussi. Les jours de pluie, il brille de l'autre côté des nuages ; et la nuit, de l'autre côté de la terre. Si je ne doute jamais de son existence, peut-être devrais-je croire qu'il brille dans la nuit des aveugles ? »

S'approchant du rivage, elle cherche son reflet dans l'eau et n'y trouve que l'ombre de l'érable. Et si, comme Ophélie, elle se glissait dans l'eau pour oublier l'avant et l'après, s'y laissait couler, flotter et mourir. Mais elle ne peut pas, ne veut pas. Il ne faut pas. Antoine a besoin d'une mère forte. Où, cependant, trouver la force de faire face ? Ces gens qui parlent de se débrouiller, de s'adapter, de se résigner,

l'agacent. Elle refuse cette commisération. Antoine mérite mieux, lui qui mord à pleines dents dans la vie et va de l'avant comme si de rien n'était. Au fond, pourquoi ne pas lui faire confiance ? Pourquoi ne pas compter sur son énergie et sa joie de vivre, croire que le soleil brillera dans sa nuit d'aveugle ?

Autour d'elle, l'eau, l'ombre et l'air se sont figés dans un instant d'éternité. Elle se sent apaisée, savoure cette sérénité nouvelle, voudrait la prolonger. La partie n'est pas gagnée. Le chemin menant du désespoir à l'espérance sera long et difficile, elle le sait, comme elle sait qu'elle vient d'en gagner la première manche, contre elle-même. Elle pose une dernière fois sa joue sur le tronc du vieil érable : « Toi qui m'as toujours aidée, donne-moi le courage de faire face à l'inévitable », dit-elle doucement. Elle remonte sans hâte vers le chalet, pousse machinalement la porte qu'elle sait fermée, contemple une dernière fois le lac, le ciel, l'érable. Il faudra revenir bien vite avec les enfants et Thomas, aménager le chemin, l'escalier et le quai pour qu'Antoine puisse vivre ici un été heureux, malgré tout, songe-t-elle en mettant la voiture en marche.